

L'enjeu des mets et des mots dans la littérature classique

Amélie Nothomb : les vertus insoupçonnées du chocolat blanc belge.

par
Marie-Christine Clément

« Métaphysique » sociale pour Tonino Benacquista, « métaphysique » individuelle pour Amélie Nothomb. Avec elle, un auteur s'attaque pour la première fois dans un roman au processus d'ingestion et de digestion. L'interrogation sur le passé, la reconstruction du passé, ne se fait plus par l'élément ingéré mais se bâtit sur l'ingestion elle-même. Tout bébé, en effet, paraît n'être qu'un tube, un tube digestif qui, d'un côté se nourrit et, de l'autre, rejette ses excréments. Dans ses premières semaines, dans ses premiers mois, il ne semble n'avoir aucune autre fonction. Oui, mais voilà, Amélie nous raconte les souvenirs du tube et de ses premières sensations, cette conscience de la non-conscience quasi divine d'être sans désir, toujours comblé, donc parfait.

Le point d'orgue en début de roman est mis sur la naissance du plaisir et la thèse avancée est particulièrement intéressante : sans plaisir, il n'est pas de conscience et la conscience naît du plaisir alimentaire - conscience de soi, puis conscience de l'autre et enfin, important moment de la conscience d'un être, naissance de la mémoire. Une allégation que ne renierait pas nombre de psychologues aujourd'hui prônant l'importance du QE (quotient émotionnel)¹ sur le QI (quotient intellectuel).

¹ « Il existe depuis très longtemps une immense secte d'imbéciles qui opposent sensualité et intelligence. C'est un cercle vicieux : ils se privent de volupté pour exalter leurs capacités intellectuelles, ce qui a pour résultat de les appauvrir. Ils deviennent de plus en plus stupides, ce qui les conforte dans leur conviction d'être brillants – car on n'a rien inventé de mieux que la bêtise pour se croire intelligent. La délectation rend humble et admiratif envers ce qui l'a rendue possible, le plaisir éveille l'esprit et le pousse tant à la virtuosité qu'à la profondeur. C'est une si puissante magie qu'à défaut de volupté, l'idée de volupté suffit. Du moment qu'existe cette notion, l'être est sauvé. » Amélie Nothomb, Métaphysique des tubes, pp. 39-40.

Mais que l'on ne s'y trompe pas ! Dans son style faussement enjoué, péremptoire et naïf, la petite Amélie-San découvre avec la conscience de son être, son corrélatif naturel, la mort. Le tube est aussi un gouffre humide qui dégoûte et/ou attire : réflexion plus profonde qu'il n'y paraît sur la condition humaine, ce tube qui avale des aliments, ce tube qui devient conscience par le plaisir que peut lui procurer ce qu'il a ingéré, découvre aussi sa vacuité. Le tube n'est qu'un passage avide qu'il faut nourrir sans cesse et cela, en vain, pour aboutir au néant, à la mort :

« Regarde donc. Regarde de tous tes yeux. La vie, c'est ce que tu vois : de la membrane, de la tripe, un trou sans fond qui exige d'être rempli. La vie est ce tuyau qui avale et qui reste vide. » p. 159.

La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Ce tube digestif éternellement avide de nourriture, prisonnier de son éternel mouvement d'ingestion, tonneau des Danaïdes, est un gouffre, une ventouse, un appel à devenir soi-même nourriture. Cette attirance vers le bas est omniprésente dans le roman : premier « suicide » raté lors du premier bain de mer, père qui disparaît dans un égout, bouche ignominieuse des carpes qui exhibent leurs entrailles, vision insupportable qui pousse l'auteur à devenir elle-même chair et nourriture de ces carpes qu'elle exècre et qui symbolisent l'implacable bouche de cette vie qu'il faut nourrir.

« Il m'arrive de penser que notre unique spécificité individuelle réside en ceci : dis-moi ce qui te dégoûte et je te dirai qui tu es. » p. 150.

Don christique qui peut être également comparé au don de l'écrivain qui nourrit son écriture de sa propre chair, jette son vécu dans un roman comme ces miettes de galette de riz jetées aux carpes. Pour qui, pourquoi ? Toujours la même question. Avec sa Métaphysique des Tubes, Amélie Nothomb réinterprète, avec les données de sa propre mythologie, le mythe de Sisyphe déjà exploré par Albert Camus dans une perspective mécanique volontairement ramenée aux mécanismes physiques et alimentaires.

Sauvée in extremis de cette ultime tentative de suicide, l'auteur conclura par un pied de nez définitif : « Ensuite, il ne s'est plus rien passé. » Il ne pouvait plus rien se passer. Tout était dit et compris. Conclusion lucide d'un roman philosophique paradoxalement jubilatoire qui aborde avec pertinence, à travers une inédite réflexion sur le processus de l'alimentation, et en une sublime métaphore de l'ingestion, la question existentielle à laquelle chaque être humain est confronté et conclue, malgré elle, sur l'importance du plaisir. Un *Carpe diem* forcé, nécessaire, au-delà du dégoût...

«Dix ans plus tard, en apprenant le latin, je tombai sur cette phrase : Carpe diem. Avant que mon cerveau ait pu l'analyser, un vieil instinct en moi avait déjà traduit : 'Une carpe par jour'. Adage dégueulasse s'il en fut, qui résumait mon calvaire d'antan. » p. 151.

Bibliographie

- Nothomb (Amélie), Métaphysique des tubes, Albin Michel, 2000.
- Camus (Albert), Le Mythe de Sisyphe, 1942.